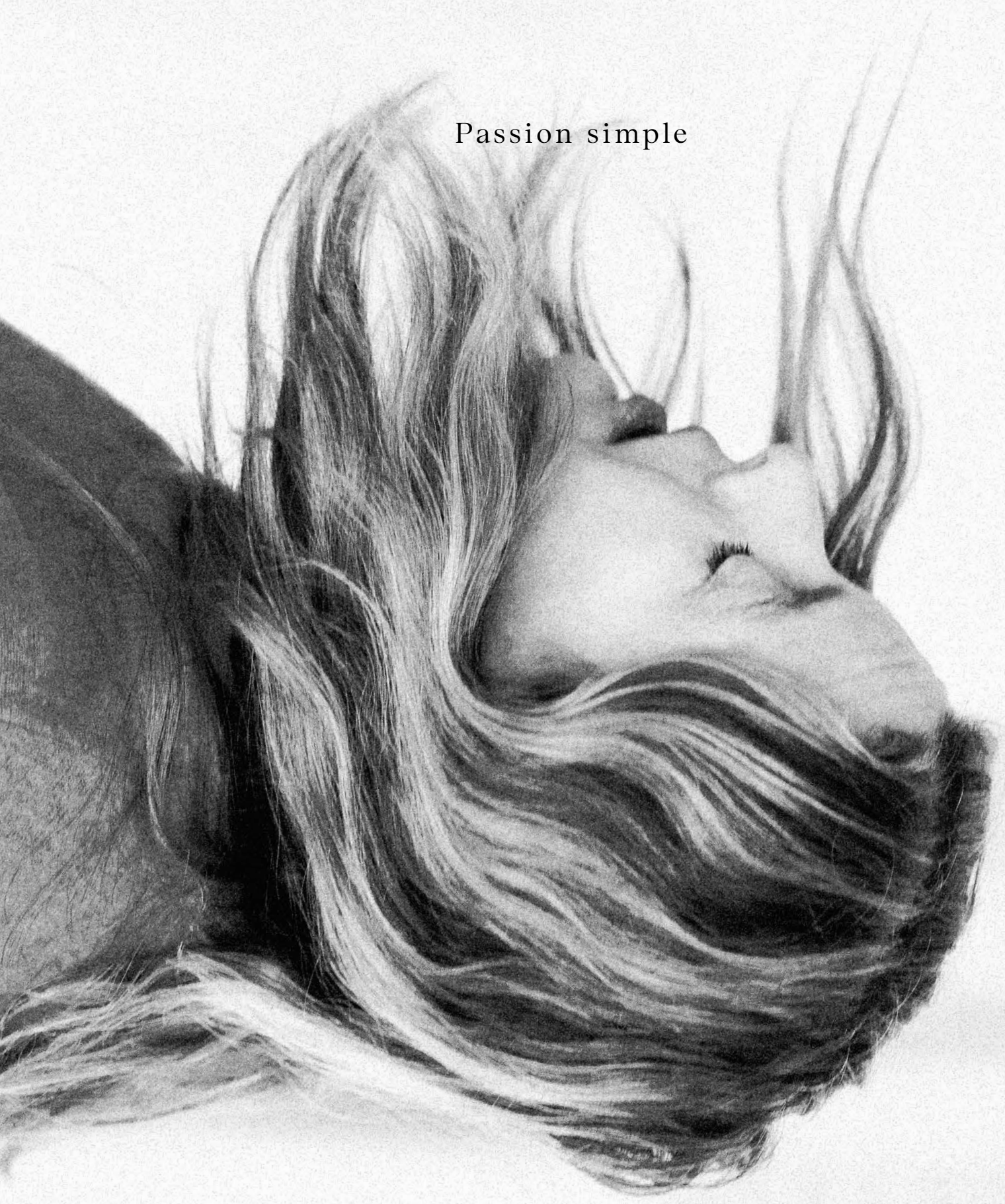


Passion simple





## Aimer

(à en perdre la raison)

Dans le livre de Manon Garcia *On ne naît pas soumise, on le devient*, il est abondamment question de Simone de Beauvoir et plus particulièrement des nombreuses pages que la célèbre écrivaine consacre - dans le *Deuxième sexe* - à la façon dont « l'amour chez les femmes prend la figure de l'abdication, c'est-à-dire d'un renoncement à soi pour l'autre ». Il est possible en effet que le mot amour n'ait pas du tout le même sens chez les hommes et les femmes, d'où la source de nombreux, interminables malentendus. Manon Garcia souligne que l'abdication féminine dans l'amour - une sorte de dissolution complète à l'intérieur de l'homme aimé - s'accompagne parallèlement d'une prise de pouvoir sur l'homme qui se retrouve « enchaîné » et n'a « d'autre choix que de chercher à s'échapper. » L'amour se révèle alors fait d'attente et d'abandon. C'est comme si les femmes, du moins dans le contexte de la passion, acceptent la soumission. La choisissent. S'y vautrent parfois.

Nous avons probablement toutes connu une situation comme celle décrite dans *Passion simple*: l'amant a seul le pouvoir de faire signe, il téléphone, il passe, il s'en va. Le reste n'est que vide, attente, obsession, désir, manque et souffrance. L'homme qu'Annie Ernaux nous décrit, s'il ressemble un peu à Alain Delon, a par ailleurs toutes les allures d'un apparatchik sinon vulgaire, en tout cas mal dégrossi. Il vient d'un pays de l'est - comme on disait autrefois -, marié, il aime les grosses voitures, les montres et l'alcool et ne s'intéresse qu'à la télévision de divertissement.

La relation décrite par Ernaux s'avère relativement dure, limitée à des ébats sexuels et quelques phrases échangées. Pourtant la narratrice ne s'en plaint pas, elle déteste plutôt tout ce qui l'éloigne de son obsession, les cours à donner, les enfants, les courses à faire, les relations mondaines ou amicales qu'il faut bien subir en attendant ces moments volés, dans l'après-midi, pour faire l'amour, ce luxe.

Ce récit cru surprend car on a l'habitude de voir en Annie Ernaux une figure féministe, et l'on se demande comment elle peut se soumettre ainsi à un homme qui, à nos yeux de lectrices, ne serait pas digne d'elle, universitaire et écrivaine célèbre. Bien sûr, on sait que dans toute passion brûle la volonté d'aller au bout de soi-même, de repousser ses limites, de se livrer corps et âme et enfin de s'en remettre à l'autre, de ne plus s'appartenir. Et c'est une caractéristique bien féminine de s'investir totalement dans une passion amoureuse, de vivre et de n'exister qu'à travers l'autre, au détriment de tout le reste, y compris son travail et ses propres enfants, tandis que pour

*Quand j'étais enfant, le luxe, c'était pour moi les manteaux de fourrure, les robes longues et les villas au bord de la mer. Plus tard, j'ai cru que c'était de mener une vie d'intellectuel. Il me semble maintenant que c'est aussi de pouvoir vivre une passion pour un homme ou une femme.*

ANNIE ERNAUX

l'homme, cette passion amoureuse n'est qu'un élément parmi d'autres centres d'intérêt et activités. Aujourd'hui, on parlerait d'emprise, alors que c'est justement une caractéristique de l'amour-passion: l'abandon de toute rationalité, une perte de conscience et de temporalité.

Un des aspects captivants de *Passion simple*, c'est qu'Annie Ernaux met en lumière un des éléments-clés de la passion amoureuse: sa part fictionnelle, puisque la passion existe en grande partie dans l'intervalle, le fantasme, le récit - voire l'invention - d'elle-même, le ressassement des moments vécus et l'invention de ceux à venir - qui sont d'ailleurs soigneusement mis en scène par la narratrice, vêtements qu'elle va porter, fleurs, alcools, décors et accessoires du prélude amoureux.

En ce sens, le travail d'écriture est remarquable, il intervient au cœur même de la passion et du dispositif de fiction installé autour d'elle. En écrivant le livre, au cœur de celui-ci, Ernaux s'interroge déjà sur sa publication, sur les commentaires qui ne manqueront pas de surgir, comme: «est-ce autobiographique?». (N'oublions pas qu'à sa publication, *Passion simple* a été jugé obscène, voire pornographique et son écriture décrite comme *plate*!)

Et lorsque quelques années plus tard, Ernaux publie *Se perdre*, le journal intime qui a servi de matériau à *Passion simple*, elle nous donne généreusement accès au travail de l'écriture avec un grand E. *Passion simple*, n'en déplaise aux analystes littéraires, n'est pas de l'auto-fiction (mot qu'elle déteste), mais un récit de l'intime qui peut rejoindre, indéniablement, le plus grand nombre. Ernaux sait admirablement raconter, avec une précision clinique, l'état passionnel. Elle le fait avec une distance, une froideur, un humour et une économie de moyens qui nous séduisent totalement, car la grande écrivaine nous laisse de la place, elle nous permet de nous insérer dans son récit, de nous y projeter, nous y reconnaître. Elle écrit la vie. Elle n'est pas dans l'explicatif ni la psychologie, elle ne cherche pas les raisons d'une telle passion ni dans le présent ni dans le passé, et d'ailleurs comment pourrait-on expliquer une passion? Elle ne juge pas non plus: il n'y a pas de morale à la sexualité dit-elle.

Ernaux assiste simplement à la scène, dedans et dehors, presque dissociée et pourtant complètement engagée. Les parallèles entre la passion amoureuse et l'écriture apparaissent clairement, les rituels, l'organisation, le souci du détail, les temps morts, l'attachement déraisonnable, la joie et la douleur.

Comme si Ernaux ne s'intéresse à la vie que pour mieux l'écrire. Mais c'est si beau, cette vie qui palpite et que rien ne peut discipliner. Et qui nous est offerte comme un cadeau.

Un luxe.

BRIGITTE HAENTJENS

DISCOURS D'ACCEPTATION  
DU PRIX NOBEL 2022

*Extraits*

Par où commencer? Cette question, je me la suis posée des dizaines de fois devant la page blanche. Comme s'il me fallait trouver la phrase, la seule, qui me permettra d'entrer dans l'écriture du livre et lèvera d'un seul coup tous les doutes. Une sorte de clef. Aujourd'hui, pour affronter une situation que, passé la stupeur de l'événement - «est-ce bien à moi que ça arrive?» - mon imagination me présente avec un effroi grandissant, c'est la même nécessité qui m'envahit. Trouver la phrase qui me donnera la liberté et la fermeté de parler sans trembler, à cette place où vous m'invitez ce soir.

[...]

Ce n'est pas le refus d'un premier roman par deux ou trois éditeurs - roman dont le seul mérite était la recherche d'une forme nouvelle - qui a rabattu mon désir et mon orgueil. Ce sont des situations de la vie où être une femme pesait de tout son poids de différence avec être un homme dans une société où les rôles étaient définis selon les sexes, la contraception interdite et l'interruption de grossesse un crime. En couple avec deux enfants, un métier d'enseignante, et la charge de l'intendance familiale, je m'éloignais de plus en plus chaque jour de l'écriture et de ma promesse de venger ma race.



## CONVERSATION SIMPLE

*Malgré leurs longues feuilles de route respectives, Brigitte Haentjens et Julie Le Breton collaborent pour la toute première fois. Elles nous partagent leur expérience de création et leur passion pour les mots d'Annie Ernaux.*

PROPOS RECUEILLIS PAR

Émilie Martel  
François Édouard Bernier

23. 01. 2026

Brigitte Haentjens, comment es-tu entrée en contact avec l'écriture d'Annie Ernaux ?

BRIGITTE HAENTJENS

Dès le début de sa carrière ! Je l'ai découverte avec *Les armoires vides*. On pouvait deviner l'arrivée d'une autrice importante. Je pense qu'Annie Ernaux est, pour notre génération, ce que Simone de Beauvoir a pu être pour la précédente. On sentait qu'il y avait quelque chose de vibrant dans l'écriture. Elle faisait partie des premières femmes issues de milieux modestes à poursuivre des études supérieures et affirmer sa voix dans le monde littéraire.

JULIE LE BRETON

Dirais-tu, Brigitte, que chaque nouvelle publication a été un événement pour toi ?

B. H. Oui ! Tu sais, avec Marguerite Duras et Christine Angot, Ernaux a été une sorte de modèle. Un modèle intimidant, mais un modèle quand même...

J. L.B. Elles sont de véritables monuments.

B. H. Des monuments, absolument.

Ces trois autrices que tu mentionnes ont toutes en commun une écriture précise, presque chirurgicale.

B. H. Je pense qu'Angot et Ernaux ont en commun de se réclamer de Duras. Même si c'est moins formel chez Ernaux. L'écriture de Duras est plus musicale, poétique peut-être.

Toi, Julie, comment es-tu entrée en contact avec l'écriture d'Annie Ernaux ?

J. L.B. J'ai reçu *Passion simple* en cadeau il y a longtemps. Dans ma grande inculture, je ne savais pas du tout qui était Annie Ernaux (rires). Je l'avais lu et j'avais adoré ça. Puis c'est resté dans ma bibliothèque. Au moment où elle a reçu le prix Nobel, j'ai lu *Les années*, mais je n'ai pas fait de lien entre les deux romans. Pour moi, c'étaient deux écritures tellement différentes. Avec Annie Ernaux, c'est comme si chaque univers, chaque proposition, était autoportante.

B. H. Un peu comme avec Duras. Dans un de ses premiers livres, *Un barrage contre le Pacifique*, son style est beaucoup moins épuré que dans les suivants.

J. L.B. Quand on a plongé ensemble dans *Passion simple*, j'étais admirative qu'elle soit capable de passer d'un style à un autre. Comme elle le fait de *Passion simple* à *Se perdre* qui traitent pourtant de la même histoire !

B. H. C'est intéressant parce que *Se perdre* a été publié après *Passion simple*, mais il a été écrit au temps de sa passion. C'est, selon ce qu'elle affirme, le journal réel de son histoire avec A.

J. L.B. C'est un témoignage sans filtre de la sexualité et de la souffrance. Il y a quelque chose de circulaire dans *Se perdre*, d'états d'esprit cycliques. Beaucoup plus que dans *Passion simple*. On sent la lourdeur du quotidien. Elle l'évoque dans *Passion simple*. Mais dans *Se perdre*, on est pris dans le vortex de cette douleur. À un moment, il était question de faire un montage entre les deux œuvres, mais en lisant à haute voix, on se rendait compte que pour la scène, *Se perdre* devenait trop douloureux.

B. H. Et comme on le disait plus tôt, ce sont des écritures trop différentes. Tu as raison. Le caractère désespéré de la narratrice de *Se perdre* devient presque insupportable pour le lecteur qui suit le temps long et douloureux de son histoire.

Brigitte, qu'est-ce qui t'a convaincue d'aborder *Passion simple* plutôt qu'une autre œuvre d'Ernaux ?

B. H. Dans toute la littérature d'Annie Ernaux, *Passion simple* a été un véritable choc. Je n'ai pas su, à la lecture du livre en 1992, que j'en ferais une adaptation scénique. Mais le livre était là, en moi. Je fonctionne souvent comme ça en création. Ça voyage dans mes pensées, un peu comme des plaques tectoniques. Puis à un moment donné, ça se met en place. Et je trouve que malgré le côté littéraire de *Passion simple*, la matière est très théâtrale.

J. L.B. Et il y a une universalité qui nous sidère encore aujourd'hui. Après des mois, des années maintenant, de recherches et de réflexions par rapport à l'œuvre, toutes les phrases trouvent un écho en nous. Que ce soit par rapport à des passions amoureuses ou d'autres genres de passions. Et en apprenant à découvrir Brigitte, je constate que c'est une personne extrêmement passionnée aussi. Il y a une correspondance dans la passion de la création et dans la passion amoureuse. C'est très beau ce mouvement-là. Parce que oui, on explore la passion d'une femme pour un homme, mais on explore aussi cette passion qui se déploie dans l'écriture et dans la création.

B. H. Parce qu'au fond, c'est ça son projet. Décrire les effets psychiques et physiques de la passion chez une femme. Ce n'est pas l'anecdote, ce n'est pas l'histoire de cet amour à proprement parler, mais plutôt d'aller au bout de la sensation. En ce sens, c'est merveilleux parce que quand tu écris, il faut que tu plonges en toi, là où ça se vit. Le geste de mise en scène est analogue. Il faut plonger, il faut être à l'écoute de là où ça vibre en nous.

J. L.B. C'est comme si Ernaux avait évacué toute l'anecdote dans le journal qu'elle tenait pendant cette passion-là. Dans *Passion simple* elle nous fait voyager dans ce moment et ressentir viscéralement, émotivement et cérébralement ce qu'elle a vécu.

B. H. Et elle réussit à le faire sans porter aucun jugement sur ce qu'elle vit. Ça, c'est magnifique. Et comme elle le dit au début du livre, il n'y a pas de moralité. Un peu comme chez Proust.

Julie, comment s'est passé le moment où Brigitte t'a contactée pour te proposer ce solo ?

J. LB. À l'époque, je sortais d'une longue aventure, d'un autre projet solo. Je m'étais dit que je ne voulais plus faire de projet seule en scène. Puis Brigitte m'appelle. Elle me propose ce projet. Mon souvenir est vague, mais c'est un souvenir important. Je partais en voyage alors, et j'ai proposé d'y réfléchir et de reprendre la discussion à mon retour. Je l'ai relu pendant mon séjour et ça a été évident. Je ne pouvais pas passer à côté de ça. Je ne pouvais pas passer à côté de cette écriture-là, à l'âge que j'ai, avec qui je suis maintenant, et l'écho si important que ce texte a en moi. J'avais envie d'être dans une réelle lucidité face à la façon dont je vis et ressens les choses. Je voyais vraiment, comme actrice et comme femme, la possibilité d'approfondir un sillon que j'avais envie de creuser. Et puis je n'avais jamais travaillé avec Brigitte ! Ça aussi a pesé dans la balance. Ça faisait très longtemps que j'avais le désir de travailler, d'être dirigée et de créer avec elle. J'avais aussi envie d'explorer le désir, d'explorer la passion, d'explorer le manque, d'explorer ce que ça provoque dans le corps. La conjoncture était parfaite !

B. H. Julie est aventureuse. Elle a une façon de dire oui, de s'engager dans le processus. Et moi je ne peux pas travailler avec des gens qui attendent de moi que je leur dise toujours exactement quoi faire et comment le faire. J'ai besoin d'engager un dialogue. Il faut que ça soit vivant, il faut que ça soit palpitant ! La création obéit toujours au « oui ».

Avez-vous développé une méthode de travail commune toutes les deux ?

B. H. Avec le temps, je constate que je n'ai pas tellement de méthode précise. J'ai l'intuition de plein de choses. Elles sont là, dans mon inconscient. Elles guident les choix, mais ça reste une espèce de mystère. Ça ne se manifeste pas

directement par une pensée volontaire, ça surgit seulement dans un contexte qui le permet, dans une intimité, dans une confiance.

J. LB. Avec ton expérience et ta culture, Brigitte, je pense aussi que tu as développé un grand système de références. Tu ne fais peut-être pas des choix conscients, mais il est évident qu'en t'abandonnant à ton bagage intérieur, les choses jaillissent un peu d'elles-mêmes.

Comment abordez-vous ce matériau littéraire sur la scène ?

J. LB. Cette écriture-là est tellement forte qu'on ne s'est même pas demandé comment on allait faire. Brigitte me disait : « La théâtralité va être là. Elle va être là parce que tu es sur scène et que tu portes cette parole ». La théâtralité, ce n'est pas quelque chose qu'on doit plaquer sur l'écriture. C'est quelque chose qui doit jaillir de l'écriture.

B. H. Exactement. Déjà, dans l'apprentissage du texte, parce que l'apprentissage d'un solo, ce n'est pas de la tarte, quelque chose se place dans le corps. Julie arrive en répétition habitée par la façon dont la partition textuelle s'inscrit en elle. Il existe des études sur la façon dont les mots agissent sur le corps, indépendamment du sens. Quand on fait appel à la mémoire du corps, il y a quelque chose qui se traduit, qui n'est pas prévisible. Et ces écritures-là, les écritures plus littéraires, éloignent l'interprète des clichés établis, d'une tentative de naturalisme, de mimétisme du quotidien. Ça peut être intéressant d'aller dans le réalisme pour certains textes, mais je trouve que souvent, c'est mort. Les représentations des émotions sont complètement figées. Donc ce qui est beau avec une écriture littéraire, c'est que justement t'as pas le choix de chercher un autre langage. Tu peux aller dans une expression poétique. C'est ça en fait. C'est ça qu'on cherche. L'expression poétique des sentiments, plutôt que la représentation des sentiments.



DISCOURS D'ACCEPTATION  
DU PRIX NOBEL 2022

*Extraits*

[...]

Comment ne pas s'interroger sur la vie sans le faire aussi sur l'écriture? Sans se demander si celle-ci conforte ou dérange les représentations admises, intériorisées sur les êtres et les choses? Est-ce que l'écriture insurgée, par sa violence et sa dérision, ne reflétait pas une attitude de dominée? Quand le lecteur était un privilégié culturel, il conservait la même position de surplomb et de condescendance par rapport au personnage du livre que dans la vie réelle. C'est donc, à l'origine, pour déjouer ce regard qui, porté sur mon père dont je voulais raconter la vie, aurait été insoutenable et, je le sentais, une trahison, que j'ai adopté, à partir de mon quatrième livre, une écriture neutre, objective, «plate» en ce sens qu'elle ne comportait ni métaphores, ni signes d'émotion. La violence n'était plus exhibée, elle venait des faits eux-mêmes et non de l'écriture. Trouver les mots qui contiennent à la fois la réalité et la sensation procurée par la réalité, allait devenir, jusqu'à aujourd'hui, mon souci constant en écrivant, quel que soit l'objet.

[...]

Ce n'est pas cet orgueil plébéien qui me motivait (encore que...) mais le désir de me servir du «je» - forme à la fois masculine et féminine - comme un outil exploratoire qui capte les sensations, celles que la mémoire a enfouies, celles que le monde autour ne cesse de nous donner, partout et tout le temps. Ce préalable de la sensation est devenu pour moi à la fois le guide et la garantie de l'authenticité de ma recherche. Mais à quelles fins? Il ne s'agit pas pour moi de raconter l'histoire de ma vie ni de me délivrer de ses secrets mais de déchiffrer une situation vécue, un événement, une relation amoureuse, et dévoiler ainsi quelque chose que seule l'écriture peut faire exister et passer, peut-être, dans d'autres consciences, d'autres mémoires. Qui pourrait dire que l'amour, la douleur et le deuil, la honte, ne sont pas universels? Victor Hugo a écrit: «Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui». Mais toutes choses étant vécues inexorablement sur le mode individuel - «c'est à moi que ça arrive» - elles ne peuvent être lues de la même façon, que si le «je» du livre devient, d'une certaine façon, transparent, et que celui du lecteur ou de la lectrice vienne l'occuper. Que ce Je soit en somme transpersonnel, que le singulier atteigne l'universel.

[Échos]

Quelle est l'étendue de l'influence d'Annie Ernaux sur les artistes d'ici? Détient-elle un ascendant sur l'écriture contemporaine?

Quel(s) effet(s) la passion produit-elle sur le corps? Comment affecte-t-elle la psyché?

Carte blanche à des artistes, poètes que nous admirons.

Captivantes réponses que celles captées dans ces pages.

MARIE-  
ANDRÉE  
GILL

[Échos]

Je vivais le plaisir  
comme une future  
douleur.

ANNIE ERNAUX

## S'ENFARGER DANS LA BRUME

Je n'avais rien demandé et il m'a appris le nom des oiseaux.  
Maintenant je les regarde et chacun de leurs noms me ramène à lui,  
à sa bouche qui les prononce,  
à moi qui regarde sa bouche,  
à la mienne qui prononce son prénom.

Dormir dehors  
nos sexes clignotants dans la nuit.

Je lui apprends  
« Ueshketshan »  
c'est le nom de l'oiseau  
qui est venu manger  
dans sa paume.

Je ne sais pas par où commencer  
pour réapprendre à vivre  
sans tragédie grecque  
de chaque instant.

L'ampleur du silence de ses mains sur ma peau  
lentement révèle la cartographie du futur.

[Échos]

J'essaie de recréer la chimie de son odeur  
modeler son corps avec le nom latin des plantes rares.

Sur le bord de jouir,  
un respir croche, une larme:  
il est presque déjà parti  
dans la brume.

Dans un monde où nous sommes partout et nulle part  
je réussis à m'émouvoir devant la beauté  
d'un coucher de soleil sur un centre d'achats.

Faire des tresses au temps qui passe,  
porter les souvenirs au bord du chemin.

Je ne connais pas de moyens pour m'affranchir  
de sa voix dans ma tête  
mauve et animale.

Dans la boucane des accroires, j'essaie de comprendre  
comment dansent les tempêtes que je me crée: des fois  
je pogne un fou rire à en faire autant un cas, après je  
pleure parce que son rire n'est plus là pour suivre le mien.

Je l'attends, je deviens une flaque et juste après, il  
m'énerve et jamais je ne mettrai une minute de plus à  
me morfondre et un instant plus tard c'est déjà revenu:  
à quelle heure aller marcher comme si de rien n'était  
pour peut-être le croiser?

Il y a tout ce que l'écriture métamorphose  
les yeux dans les yeux  
d'une chandelle  
où je fais des vœux  
d'arrêter de m'enfarger  
dans les commencements  
et les fins.

Je laisse passer le vent  
il dissipe  
toujours  
la brume.

# ANNIE LE FAIT... ET ELLE NOUS LE DIT



Je ne suis pas théoricienne donc je ne saurais parler autrement du livre *Passion simple* que d'un point de vue très personnel, comme une femme qui a du vécu, disons.

Comme plusieurs, j'ai découvert Annie Ernaux en lisant *La Place*, roman autobiographique à l'écriture implacable et d'une grande lucidité. Il est assez fascinant de retrouver dans *Passion simple* cette même écriture, d'une implacable lucidité, pour décrire l'histoire d'une femme qui s'humilie dans l'attente d'un homme plus jeune qu'elle et qui ne l'aime pas.

À première vue, je suis aux antipodes de cette femme. J'ai toujours été très indépendante dans mes relations amoureuses. Pendant une bonne partie de ma vie, je ne voulais pas être en couple. Bien sûr, j'avais des « relations » dont certaines qui pouvaient durer. Mais j'avais besoin de me sentir libre de vivre ce qui pouvait se présenter sans devoir mentir ou rendre des comptes. J'étais sincère, impliquée et aimante si on acceptait les limites de mon engagement. Cela peut sembler cruel, mais j'avais besoin d'être honnête. J'avais plus d'une relation en même temps, débutant parfois une relation pour m'échapper d'une autre. J'ai eu, comme Annie, quelques « histoires » avec des étrangers, des hommes mariés qui vivaient dans un autre pays. C'étaient des artistes connus dont la femme était soit une collaboratrice, soit s'occupait de leurs affaires. Leur relation était donc tissée serrée, mais la passion n'était plus là. Et moi, j'étais libre, intéressante et je ne demandais rien. Je n'allais pas quitter ma ville et ma fille pour aller m'installer comme maîtresse illégitime à l'étranger et je ne voulais certainement pas que ces hommes quittent leur femme collaboratrice pour venir me retrouver.

L'histoire d'Annie vient me chercher et me trouble, car je n'ai jamais imaginé vivre une telle situation de dépendance, ni surtout en faire état. Annie nous raconte que durant deux ans, elle n'a fait qu'attendre un homme : qu'il l'appelle ou qu'il vienne chez elle. Elle ne vit que pour ça et rien d'autre ne l'intéresse. Même ses enfants font un peu obstacle. Littéralement, elle se languit de lui, elle se meurt de désir. Pourquoi cette volonté de décrire l'attente et le manque d'un homme froid et distant dont elle est folle ? On peut le vivre, mais de là à l'écrire et le publier !

Annie Ernaux est quand même une écrivaine, professeure, intellectuelle respectée qui recevra quelques années plus tard le prix Nobel de littérature. Pourquoi une femme de carrière, une intellectuelle reconnue sent-elle le besoin d'être dominée par la passion, d'être dépendante du bon vouloir de son amant ? N'est-ce pas un peu comme ces femmes dirigeantes et puissantes qui s'adonnent aux pratiques BDSM dans leur vie privée. Pour pouvoir être prise en charge ? Pour ne plus organiser et décider ? Pour se reposer ?

Car Annie est de cette génération de femmes qui ont toujours dû se battre, toujours être sur la défensive : être ambitieuse, mais ne pas se prendre pour une autre ; être intéressante, mais ne pas voler le show ; être autonome, mais donner quand même l'envie aux hommes de les protéger. C'est lourd tout ça alors pourquoi ne pas démissionner et se laisser aller ?

Le vrai sujet, et elle le mentionne dans une toute petite phrase, est qu'Annie a découvert une part d'elle-même capable de tout donner au point de perdre sa dignité. Annie l'ambitieuse, Annie l'intellectuelle, Annie la respectable a été capable de s'enfoncer dans une passion où elle a perdu le contrôle. Et où elle a vibré.

Ainsi, ce n'est pas tant le fait qu'Annie s'humilie qui compte, c'est qu'elle a besoin de nous le dire. Elle ne veut pas expliquer sa passion, mais simplement l'exposer. Parce que le dire crée une distance, une sorte d'humour par rapport à soi-même. Et quand on est une orgueilleuse, c'est bon de prendre de la distance, non ? Ainsi moi, la guerrière fière et batailleuse, quand j'ai commencé à danser le tango, j'ai passé quelques soirées « assise sur le banc » à attendre bien gentiment qu'on m'invite à danser. Et j'ai souri et j'ai dit merci. Il y a eu des soirées décevantes et Dieu sait que c'était humiliant, mais j'avais un objectif (on peut même parler d'une stratégie) et le plaisir de danser valait bien l'humiliation. Ça me fait plaisir de vous le dire, car avec le recul, je trouve ça très drôle et touchant. Et comme Annie, je peux vous assurer que j'ai vibré... et beaucoup dansé.

PS : Quelques années plus tard, Annie publiera *Se perdre*, son journal intime de cette période. Et c'est beaucoup moins intéressant.

PPS : Il est quand même réjouissant de penser qu'à 54 ans, Annie vivra une tout autre relation avec un homme de 30 ans son cadet qui lui démontre, semble-t-il, beaucoup de ferveur. Ainsi sont les femmes, surprenantes et multiples.

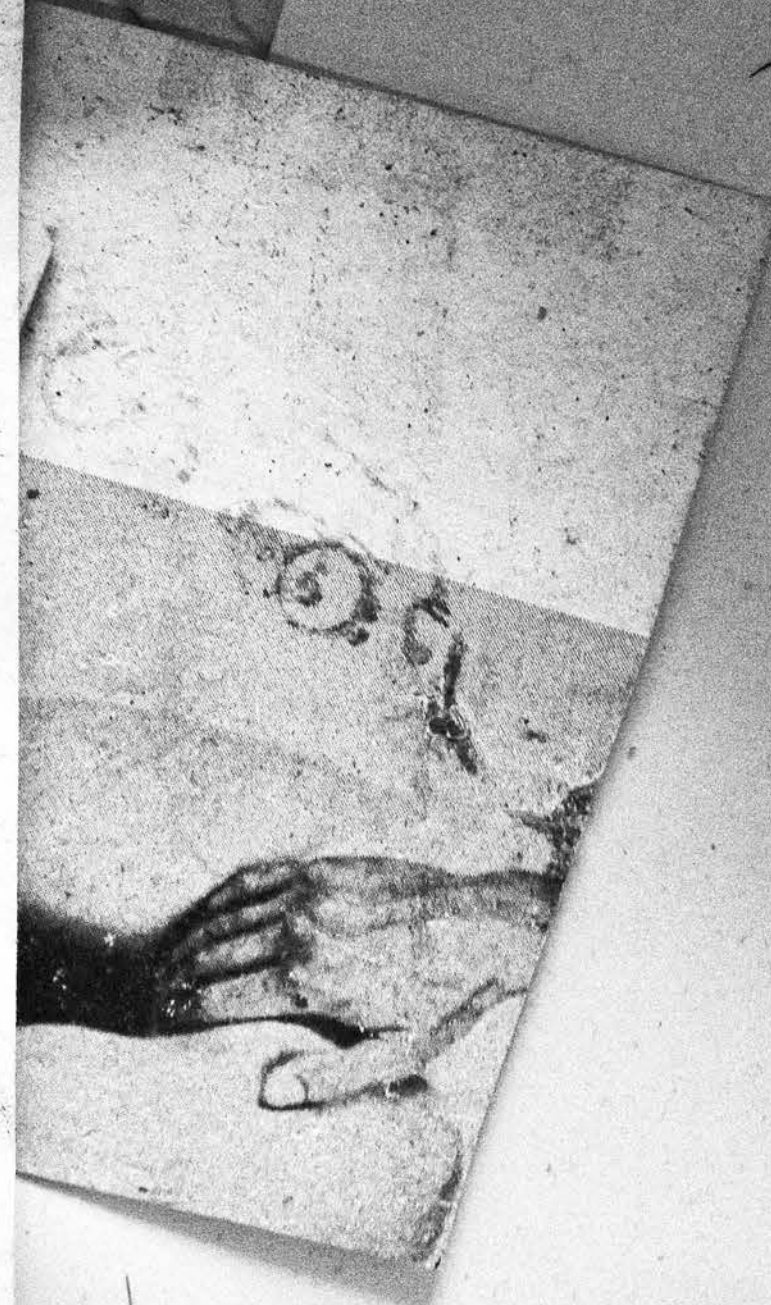
SOPHIE  
JODOIN

[Échos]

[Échos]

TABLE

Dimanche	5
Lundi	26
Mardi	65
Mercredi	101
Jeudi	142
Vendredi	180
Samedi	202
Dimanche	225



## Passion complexe

J'ai déjà été un objet. Peut-être un peignoir, parfois de la vaisselle, qu'on casse ou qu'on remise, souvent de la lingerie, ou un magazine qu'on ouvre ou qu'on ferme comme un vagin. J'aurais pu m'acheter dans un magasin. Oui, j'ai été un objet : dans notre société j'ai été une femme.

*Je me  
demande si  
je n'écris pas  
pour savoir  
si les autres  
n'ont pas fait  
ou ressenti  
des choses  
identiques  
(...)<sup>1</sup>*

ANNIE ERNAUX

De loin, cela s'apparentait à de la passion, de près, cela demeurait une méconnaissance de mon histoire. Je contemple la femme que j'étais. J'éprouve pour elle une compassion mêlée de pitié.

Comment peut-on s'absenter à ce point de sa chair ? Je me revois, étourdie par mon imaginaire. Si j'étais passionnée de quelqu'un, c'était de moi, alors que l'autre se muait en miroir. Je ne chantais qu'un refrain, celui de la fusion : «[...] je me suis approchée de la limite qui me sépare de l'autre, au point d'imaginer parfois la franchir<sup>2</sup>».

Comme j'espérais un message de sa part. Dès qu'il surgissait dans mon logement, quittant pour quelques heures la femme qui elle aussi l'attendait à son domicile – et pendant que les femmes patientent les hommes jouent – il me défonçait comme on brise un bibelot et je croyais désirer cela. Je le transformais à mon tour en hochet dans mon inconscient. Nous étions deux pantins du passé qui valsaient ensemble et se pénétraient. Lorsque je jouissais «il m'a semblé que c'était sa jouissance à lui<sup>3</sup>».

Parfois il m'avisait qu'il dormirait dans tel hôtel de la ville. Je m'y dirigeais comme une aveugle, revêtant cette robe bleue que je voulais devenir. J'atteignais ma disparition, touchais ce qui en moi criait *nuit*. Puis je me changeais en vent.

Je montais une à une les marches jusqu'à sa chambre. Je ne me souviens plus du numéro de la porte mais je sais que la tapisserie me ressemblait. Je voulais être désirée plus que je ne désirais. Être vue plus que je ne voyais. La réalité restait plus décevante que le récit que je me racontais dans l'attente. De qui, de quoi ? D'une enfance d'où me jeter, « unie à lui dans un début d'abjection<sup>4</sup> ».

Je gravis l'escalier de mes phrases jusqu'à N. – qui aurait pu se nommer A. ou W. ou L. – que j'idéalisais en lançant les dés du délire. J'aurais au moins pu le faire payer, pas au sens symbolique, mais monétaire, espérer au moins cela, lorsqu'on est un objet, d'être achetée. J'étais si perdue à l'époque que je n'y songe que maintenant.

Or j'écris parce que j'ai plusieurs vies : j'étais certes un objet, mais aussi un sujet, peut-être plus authentique à travers ma passion pour N. que lorsque je prétendais à la perfection. Je tombais, et la chute était moi. J'éprouvais le sentiment d'exister, d'être vulnérable. Ma folie montrait des parties de moi que je souhaitais cacher.

Je repense à ces passions où je me suis égarée et cherchée, objet de l'objet du désir. Désormais ce n'est plus la honte, seulement la main. Celle que j'ai coupée et que je recolle en composant les passions qui m'ont détruite et révélée. Les passions qui m'ont parlé de mon histoire.

De passion simple à passion complexe : si j'avais à revivre *ça*, j'aimerais connaître une passion consciente. Est-ce alors un autre mot, peut-être simplement une joie ?

Oui, j'ai déjà été une femme qui attend un homme, et aujourd'hui, dans une autre dimension que le corps, dans la colère de mon silence, cette femme existe encore, et elle n'attend plus.

<sup>1</sup> Annie Ernaux, *Écrire la vie*, « Passion simple », Quarto Gallimard, 2011, p. 682.

<sup>2</sup> *Id.*, p. 686.

<sup>3</sup> *Id.*, p. 677.

<sup>4</sup> *Id.*, p. 668.

DISCOURS D'ACCEPTATION  
DU PRIX NOBEL 2022

*Extraits*

[...]

C'est ainsi que j'ai conçu mon engagement dans l'écriture, lequel ne consiste pas à écrire «pour» une catégorie de lecteurs, mais «depuis» mon expérience de femme et d'immigrée de l'intérieur, depuis ma mémoire désormais de plus en plus longue des années traversées, depuis le présent, sans cesse pourvoyeur d'images et de paroles des autres. Cet engagement comme mise en gage de moi-même dans l'écriture est soutenu par la croyance, devenue certitude, qu'un livre peut contribuer à changer la vie personnelle, à briser la solitude des choses subies et enfouies, à se penser différemment. Quand l'indicible vient au jour, c'est politique.

[...]

Dans la mise au jour de l'indicible social, cette intériorisation des rapports de domination de classe et/ou de race, de sexe également, qui est ressentie seulement par ceux qui en sont l'objet, il y a la possibilité d'une émancipation individuelle mais également collective. Déchiffrer le monde réel en le dépouillant des visions et des valeurs dont la langue, toute langue, est porteuse, c'est en déranger l'ordre institué, en bouleverser les hiérarchies.

[...]

En m'accordant la plus haute distinction littéraire qui soit, c'est un travail d'écriture et une recherche personnelle menés dans la solitude et le doute qui se trouvent placés dans une grande lumière. Elle ne m'éblouit pas. Je ne regarde pas l'attribution qui m'a été faite du prix Nobel comme une victoire individuelle. Ce n'est ni orgueil ni modestie de penser qu'elle est, d'une certaine façon, une victoire collective. J'en partage la fierté avec ceux et celles qui, d'une façon ou d'une autre souhaitent plus de liberté, d'égalité et de dignité pour tous les humains, quels que soient leur sexe et leur genre, leur peau et leur culture. Ceux et celles qui pensent aux générations à venir, à la sauvegarde d'une Terre que l'appétit de profit d'un petit nombre continue de rendre de moins en moins vivable pour l'ensemble des populations.

Si je me retourne sur la promesse faite à vingt ans de venger ma race, je ne saurais dire si je l'ai réalisée. C'est d'elle, de mes ascendants, hommes et femmes durs à des tâches qui les ont fait mourir tôt, que j'ai reçu assez de force et de colère pour avoir le désir et l'ambition de lui faire une place dans la littérature, dans cet ensemble de voix multiples qui, très tôt, m'a accompagnée en me donnant accès à d'autres mondes et d'autres pensées, y compris celle de m'insurger contre elle et de vouloir la modifier. Pour inscrire ma voix de femme et de transfuge sociale dans ce qui se présente toujours comme un lieu d'émancipation, la littérature.



[Annie Ernaux par Jérôme Bonnet]

## LE TEMPS DE PASSION SIMPLE

*Temporalité et évé-  
nements historiques  
référés dans Passion  
Simple*

### 1988

27 SEPTEMBRE

Début du journal  
de sa passion avec A.  
qui deviendra *Se perdre*

5 OCTOBRE

Émeutes en Algérie  
(souvent désignées comme  
le séisme du 5 octobre)

### 1989

20 JUILLET

Sortie de *La Lambada*,  
du groupe Kaoma

ÉTÉ

Voyage à Florence

OCTOBRE

Sortie de la chanson  
*C'est fatal*, de Sylvie Vartan

9 NOVEMBRE

Chute du mur de Berlin

16 NOVEMBRE

A. repart en Russie

25 DÉCEMBRE

Procès et exécution  
de Nicolae et Elena Ceaușescu  
à Târgoviște, en Roumanie

### 1990

JANVIER

Début de l'écriture  
de *Passion Simple*

MAI

Fin de l'écriture

ÉTÉ

Fin définitive  
de la relation avec A.

19 NOVEMBRE

Visite de Gorbatchev  
à Paris



### 1991

20 JANVIER

Elle revoit A.

FÉVRIER

Modification  
de son manuscrit  
de *Passion Simple*

### 1992

14 JANVIER

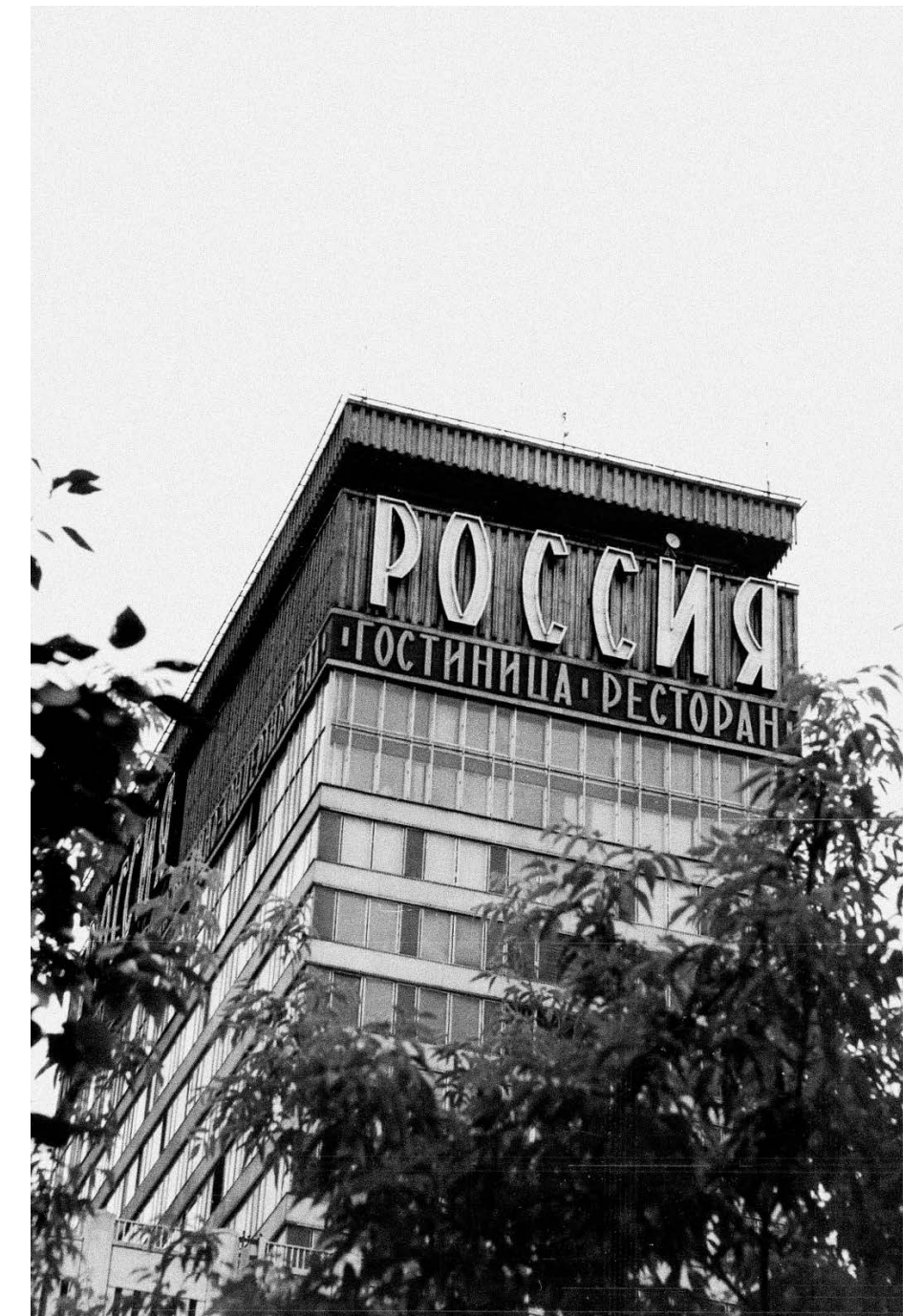
Publication  
de *Passion Simple*



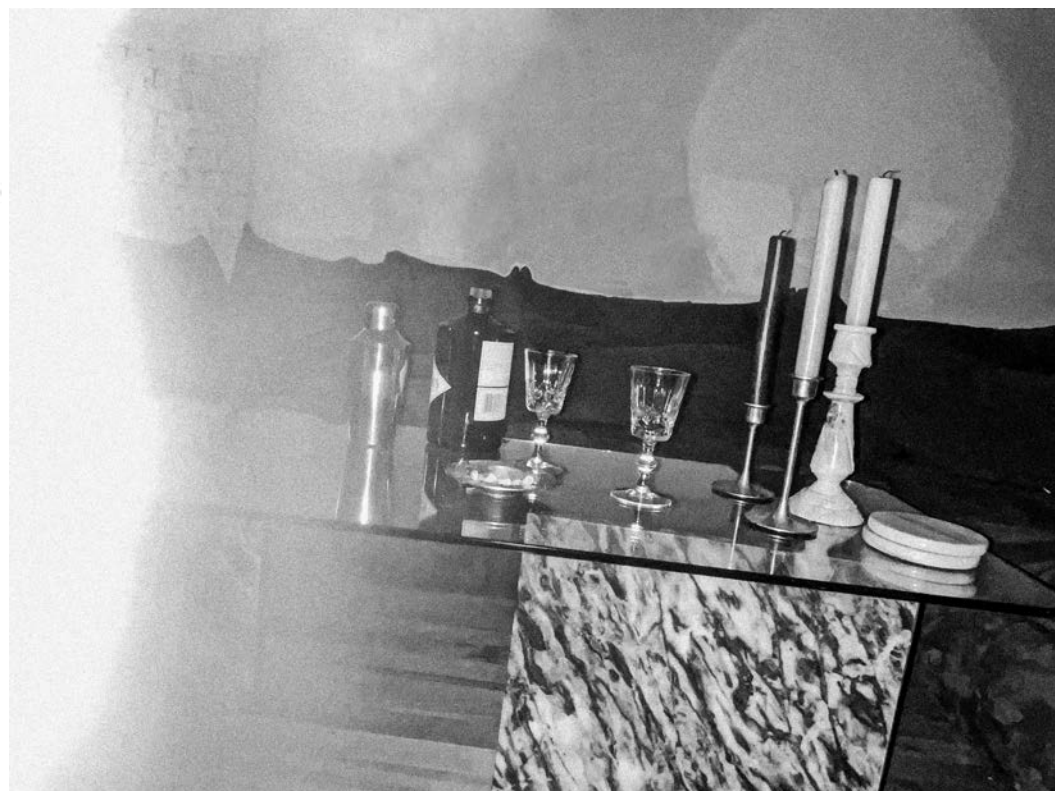
### 2001

1 FÉVRIER

Publication  
de *Se perdre*



[Hôtel Rossia. Moscou]



## Actrice sans spectateur

FRANÇOIS ÉDOUARD BERNIER

« Quand j'allais à Paris, dans quelque quartier que ce soit, je m'attendais toujours à le voir passer en voiture avec une femme à côté de lui. Je marchais très droite, dans une attitude par avance orgueilleusement indifférente à cette rencontre. »

Ce qui étonne, dans le récit que fait Annie Ernaux de son histoire avec A., c'est que l'objet de son obsession est essentiellement absent. Plutôt que d'articuler la passion autour de la description détaillée et idéalisée de leurs moments ensemble, elle s'intéresse aux méandres de la pensée, à l'envahissement maladif que provoque souvent le sentiment amoureux. Le cœur de son projet d'écriture me semble se résumer dans les lignes suivantes: « Souvent, j'écrivais sur une feuille la date, l'heure, et "il va venir" (...). Le soir, je reprenais cette feuille, "il est venu", notant en désordre des détails de cette rencontre. Puis, je regardais, hébétée, la feuille gribouillée, avec les deux paragraphes écrits avant et après, qui se lisaient à la suite, sans rupture. » Il ne reste de trace des passages de A. que l'avant et l'après.

On pourrait aller jusqu'à dire que l'homme est relégué au second plan. La véritable matière de la passion se situe peut-être en dehors de la réalité concrète de l'objet désiré. La vie ne fait plus de sens. On voudrait dédier chaque minute à celui qui est continuellement présent à notre esprit. On invente un spectateur qui nous accompagne. On lui parle, on agit par et pour lui. Quand on le retrouve, on est peut-être déçu de sa banalité. De sa petitesse dans l'espace comparée à celle gigantesque qu'il occupe en nous.

Les brèves descriptions de leurs rencontres nous indiquent qu'il est ivre. Qu'il éructe. Qu'il s'intéresse bien peu à son travail, à ses vêtements, qu'elle choisit pourtant soigneusement, prenant soin de ne jamais porter deux fois la même tenue. Lui, il fume les cigarettes qu'elle lui achète et boit l'alcool qu'elle lui sert. Annie Ernaux avoue être séduite par ce début d'abjection. Davantage que l'homme, c'est peut-être l'abjection elle-même qui la séduit. On pourrait croire, à tort, que *Passion simple* raconte l'assujettissement d'une femme à

un homme. Ernaux fait plutôt le récit d'une sublimation. Ce qui est magnifié, c'est l'acte d'attente. Écrire cette attente, c'est reprendre le contrôle et tenter de contenir ce qui la dépasse.

Peut-être consciente d'avoir trouvé un sujet d'écriture, la lauréate du Nobel de littérature s'abandonne temporairement à une seule obsession. Elle décrit avec détails la façon dont sa vie entière est soudainement dédiée à patienter dans une performance dénuée de spectateur. Ses gestes sont destinés à l'absence. Se faisant, Ernaux transcende le sujet écrivant. La vérité de son souvenir n'a plus d'importance. Détailler les effets et les conséquences de son obsession permet de dégager une essence de la passion au sens large. « J'aurais voulu n'avoir rien d'autre à faire que l'attendre. »

*Passion simple* traduit les effets de cette attente sur l'esprit et le corps. En incarnant cette parole en scène, on découvre le surgissement de l'écriture et l'on se substitue au regard espéré et attendu de A.

Brigitte Haentjens a travaillé une écriture scénique de l'instant en collaboration avec son actrice Julie Le Breton. Ensemble, elles ont porté une attention particulière à l'écho de la parole dans le présent, cherchant toujours à saisir un jaillissement, à faire résonner sur scène l'acte d'écriture lui-même, là où la pensée se déploie au présent, surgissant presque malgré nous. La mise en espace et en corps convoque alors des sensations et des impressions qui viennent prolonger et densifier le discours.

Julie Le Breton joue-t-elle Annie Ernaux ou représente-t-elle un « je » ouvert, dont l'évolution du corps en scène sert de catalyseur à notre propre imaginaire? La parole prend toute la place et elle entre en nous comme les pages d'un livre. Une théâtralité du dépouillement. Une présence scénique qui nous confronte à nos propres souvenirs d'obsession, où l'attente était infiniment plus grande que le sujet de cette attente. Et l'obsession d'Annie Ernaux trouve enfin un spectateur pour témoigner de sa passion.



# MÉNAGE À TROIS

*Karl Lemieux, concepteur vidéo, et Anick La Bissonnière, scénographe, n'en sont pas à leur première collaboration avec Brigitte Haentjens. Les deux créateurs nous révèlent leurs approches et leurs inspirations*

PROPOS RECUEILLIS PAR

Émilie Martel  
François Édouard Bernier

02. 02. 2026

Anick, tu n'en es pas à ta première collaboration avec Brigitte. Est-ce que ça se passe toujours de la même façon ?

ANICK LA BISSONNIÈRE

Oui! On en est à, quoi, une vingtaine de collaborations Brigitte et moi. On a vraiment développé une méthode de travail toutes les deux. On se rencontre souvent très longtemps en amont du projet dans un café sur Saint-Laurent, on discute. On est allé tellement souvent dans ce café qu'il y a nos noms à la table qu'on utilise! (rires) Très souvent, on parle de plusieurs choses qui ne sont pas directement liées au projet. Et puis les choses commencent tranquillement comme ça et les jalons du projet se posent peu à peu.

Et toi, Karl, tu as collaboré précédemment avec Brigitte sur *Rêve et folie*. Qu'est-ce qui t'a inspiré dans *Passion simple* d'Annie Ernaux ?

KARL LEMIEUX

J'ai été captivé par le roman dès que je me suis plongé dedans. Je ne la connaissais pas avant que Brigitte m'approche, mais j'ai vite compris qu'il s'agissait d'une figure importante de la littérature quand j'ai commencé à parler aux gens autour de moi qui s'y connaissent plus sur le sujet. Je trouve que *Passion Simple* est un très beau texte sur la sexualité, sur l'obsession. La relation qu'elle vit avec cet homme-là, l'éloigne peu à peu de son travail, de l'écriture, mais finalement l'œuvre parle justement de ça. J'ai vraiment trouvé ça fin. Ça m'a vraiment plu.

Avais-tu des intuitions visuelles dès le départ ?

K. L. Oui et non. Je me suis dit que c'était quelque chose sur quoi j'avais le goût de travailler, mais j'avais pas encore les réponses.

A. LB. Il fallait les laisser venir...

K. L. Oui! Et puis je pense aussi que l'idée de travailler avec toi, Anick, puis avec Brigitte, était une motivation supplémentaire parce que vous êtes vraiment un duo extraordinaire.

A. LB. C'est pas trop difficile? Parce que j'ai déjà travaillé avec des duos qui se connaissent depuis longtemps et je trouvais ça difficile d'arriver à bien m'arrimer à deux personnes qui avaient une relation à laquelle je n'avais pas accès. Je pense que Brigitte et moi, on essaie d'ouvrir ça au maximum. Mais, c'est sûr qu'il y a une partie de la conversation qui se fait sans qu'on ait besoin de parler. J'espère que ce n'est pas hermétique pour les autres collaborateurs.

K. L. Non, au contraire! C'est beau de voir la relation de travail privilégiée de collaboratrices de longue date comme vous deux. Je me souviens que Brigitte a déjà mentionné que s'il lui arrivait quelque chose et qu'elle n'était pas en mesure de terminer le projet, tu pourrais le faire! Que tu connaissais suffisamment son travail pour donner vie à son projet et son esthétique. Vous êtes tellement à l'unisson par rapport à la vision d'un projet.

A. LB. Dans le cas précis de ce projet, je pense que Julie Le Breton pourrait aussi! Elles sont aussi très accordées sur la vision du spectacle. Mais c'est un beau compliment!

K. L. Ce que je trouve fantastique dans le travail avec toi Anick, c'est que tu as tellement d'expérience au théâtre que tu es capable de faire des propositions par rapport à la mise en place du décor très tôt! Ça me donne du temps pour réfléchir dès le départ. Je sais sur quoi je vais travailler, sur quel *setup*. Ça aide beaucoup pour la vidéo.

A. LB. C'est une grande qualité aussi de Brigitte. Lorsqu'elle a pris une décision, elle ne revient jamais dessus. Pour la construction d'un projet, c'est très rassurant. Ça rend tout le projet très solide parce qu'on sait qu'on construit sur ce qu'on a déjà décidé de faire. Évidemment, si on s'aperçoit que quelque chose ne fonctionne pas, on va revenir dessus, mais il n'y a pas d'incertitude émotionnelle, où d'idées soudaines, de flash de dernière minute. Brigitte aime la lenteur et elle dit toujours qu'elle est lente, ce qui n'est pas vrai parce qu'elle a un esprit vraiment super vif. Donc effectivement, le temps qu'on a permet ce que tu viens de décrire, c'est-à-dire de décider tôt ce qu'on va investir, et cette chose-là devient notre contrainte. On l'accepte, et on construit avec. C'est remarquable, parce que tous les metteurs en scène n'ont pas ce tempérament-là. Et tant mieux, il faut des mises en scène différentes, mais j'apprécie d'avoir une fondation solide et d'être, paradoxalement, totalement libre. Les contraintes, quand elles sont claires, donnent beaucoup de liberté.

Karl, entre *Rêve et folie* et *Passion simple*, est-ce que ton approche est la même?

K. L. Pas tout à fait. Au départ, je ne savais pas exactement quelle forme ça allait prendre sur cette création. Je me réfère beaucoup à Cédric Delorme-Bouchard, le concepteur lumière. On a discuté ensemble de rythme. Ça m'a beaucoup aidé. Le travail d'équipe est important. Il faut que tous les départements marchent dans la même direction, sinon ça ne fonctionne pas.

A. LB. En particulier avec la lumière dans ton cas! (rires)

K. L. Oui! La vidéo est autant un élément de décor qu'un élément de lumière. À un moment donné, on s'est mis à parler des couleurs. Cédric me disait qu'il ne voyait pas beaucoup de couleurs. J'ai trouvé ça intéressant. J'avais beaucoup de liberté au départ, la commande était très large, mais je me rends compte que je retourne naturellement vers mes passions d'origine. Avec *Rêve et folie*, tu sais, on parlait de peintres expressionnistes abstraits comme Franz Kline. On parlait des tachistes comme Pierre Soulages. Puis là, je suis en train de travailler des abstractions, des trucs vaporeux. Je fais des arrêts sur image. Ouais, on n'est vraiment pas si loin de tout ça. Je fais aussi du cinéma d'animation abstrait. J'aime la matière, les textures.

Avec les années, j'ai accumulé un paquet de livres de photographie en noir et blanc, de livres de peinture abstraite. J'aime tellement retourner à ces livres-là. C'est comme une base de travail et ponctuellement, il y a des livres qui s'ajoutent, de nouvelles inspirations pour varier ma sélection.

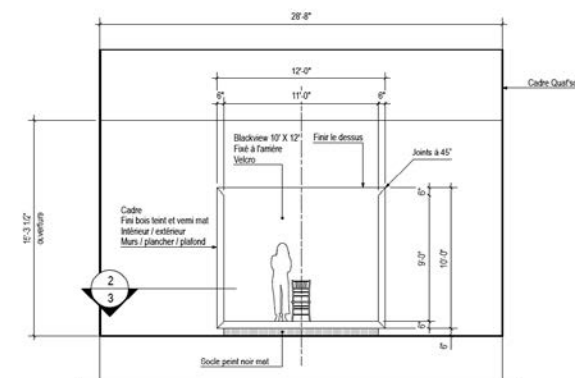
A. LB. Et on veut aussi travailler avec Karl parce qu'il a un univers à lui!

K. L. On est donc beaucoup dans les abstractions, dans les textures, dans la matière. J'ai reçu en cadeau, à un moment donné, une vieille caméra. Quelqu'un avait caché des petits bouts d'un film porno dans la caméra. Quand j'ai découvert ça, je me suis demandé: « C'est quoi ces pellicules-là? » C'était peut-être quelqu'un qui les gardait pour les regarder à la lumière du soleil une fois de temps en temps. C'était vraiment des beaux petits bouts de film. Je les ai mis dans une tireuse optique. C'est une machine qui permet de photographier la pellicule. J'ai extrapolé ces

quelques *frames* pour en faire des séquences. J'en ai fait de la matière. J'ai aussi un vieux porno des années 50 qui a été gratté, peinturé, perforé. Et ce matériel-là devient assez abstrait. On parlait de l'expressionnisme abstrait, on est assez proche de choses que j'avais faites pour *Rêve et folie*. Mais il y a ces corps, comme cachés dans l'image. L'idée c'est de créer des mouvements qui vont être très lents, pour que la matière soit vaporeuse, un peu comme des nuages. On a l'impression qu'ils ne bougent pas et finalement non, ça bouge sans arrêt.

Anick, te souviens-tu quand est arrivée l'idée d'un espace clos et exigü?

A. LB. C'est arrivé assez vite. Parfois on a des idées au début qui nous permettent d'aller vers autre chose. Mais dans ce cas-ci, j'ai présenté pratiquement la même chose à chaque réunion. Et systématiquement on se disait « bien oui, c'est ça ». Ça arrive presque jamais, ça. Pour moi, l'inspiration est venue à la lecture du texte, évidemment, et avec le visionnement du film *Les années Super 8*, qui a été conçu par le fils d'Annie Ernaux à partir des films Super 8 que son père avait tournés alors qu'il était enfant. Il a recomposé des extraits de ses souvenirs d'enfance. Et il y a une partie dans le film qui m'a impressionnée. Un moment où elle décrit ce que Philippe Ernaux filmait réellement. Elle se rend alors compte qu'il filmait les murs, il filmait le tissu des meubles et il filmait leur environnement. Et la présence de ces murs-là, l'environnement dans lequel Annie Ernaux évoluait, m'est resté en tête pour une raison obscure. On ne sait pas toujours pourquoi les choses s'impriment dans notre mémoire. À la lecture du livre, ce qui m'a frappée, c'est la différence avec aujourd'hui. La même histoire aujourd'hui n'aurait pas lieu parce qu'on a des téléphones dans nos poches. Toute l'histoire repose sur le fait qu'elle doit rester chez elle parce qu'elle a peur de rater l'appel de son amant. Tout le reste de sa vie s'efface à ce moment-là. Cette idée de l'enfermement, de l'obligation de rester en un seul endroit, je trouvais que c'était vraiment central à la posture de la narratrice. Et c'est un peu ça que j'ai essayé de rendre sur scène en la mettant carrément dans une boîte, finalement. Elle est dans son petit univers qui rappelle cette idée du cadrage des tapisseries dans le film. La circonscrire dans un espace qui est vraiment restreint, m'apparaissait fécond même pour l'actrice, parce qu'elle est obligée de se déplacer dans cet espace-là, d'y vivre, de l'habiter, de meubler son attente en fait. Je trouvais que pour le public contemporain, c'était important de faire valoir ça, parce que sinon, on comprend pas pourquoi elle attend, pourquoi elle est chez elle, pourquoi elle n'est pas libre.



# Passion simple

## MISE EN SCÈNE

**Brigitte Haentjens**  
D'après *Passion simple*  
d'Annie Ernaux  
© Editions Gallimard

## INTERPRÉTATION

**Julie Le Breton**

## ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE

**Alexandra Sutto**

## DRAMATURGIE

**François Édouard Bernier**

## SCÉNOGRAPHIE

**Anick La Bissonnière**

## COSTUMES

**Julie Charland**

## LUMIÈRE

**Cédric Delorme-Bouchard**

## VIDÉO

**Karl Lemieux**

## MUSIQUE

**Bernard Falaise**

## MAQUILLAGE ET COIFFURE

**Justine Denoncourt-Bélanger**

## RÉGIE

**Colette Drouin**

## MISE EN ESPACE SONORE

**Frédéric Auger**

## INTÉGRATION VIDÉO

**Pierre Laniel**

## ASSISTANTE À LA SCÉNOGRAPHIE

**Eliane Cordeau**

## ASSISTANCE COSTUMES

**Amandine Percival**

## COLLABORATION AU MOUVEMENT

**Anne Thériault**

## EFFETS VISUELS ET ANIMATION

**Patrick Bergeron**

## TRAITEMENT VIDÉO GLITCH ANALOGIQUE

**Frédéric Maheux**

## DIRECTION DE PRODUCTION

**Cynthia Bouchard-Gosselin**

## DIRECTION TECHNIQUE

**Étienne Marquis**

## Représentations au CNA

## MISE EN ESPACE SONORE (SONORISATION)

**Jean-Sébastien Côté**

## DIRECTION TECHNIQUE

**Sarah Merrette-Fournier**

## Équipe Sibyllines

## DIRECTRICE ARTISTIQUE ET CO-DIRECTION GÉNÉRALE

**Brigitte Haentjens**

## CO-DIRECTION GÉNÉRALE ET DIRECTION ADMINISTRATIVE

**Émilie Martel**

## SOUTIEN AUX DIRECTIONS

**Flavie Choinière**

## Carnet de création

## DIRECTION DE LA PUBLICATION

**Émilie Martel**

## DIRECTION ARTISTIQUE ET CONCEPTION GRAPHIQUE

**Marie Tourigny**

## COLLABORATION

**Flavie Choinière**

## ÉCHOS

**Marie-Andrée Gill**

Poète, autrice, scénariste de la nation des Pekuakamiulnuatsh

**D.Kimm**

Artiste interdisciplinaire, fondatrice Les Filles électriques et Festival Phénoména

**Sophie Jodoin**

Artiste visuelle

**Ouanessa Younsi**

Poète, autrice et psychiatre

## ÉDITION DES ENTRETIENS

**François Édouard Bernier**

## RÉVISION

**Ingrid Vallus**

## IMPRESSION

**Imprimerie HLN**

## PHOTOGRAPHIES ET IMAGES

**Couverture**

## PHOTOGRAPHIE

**Maxim Paré-Fortin**

## TRAVAIL GRAPHIQUE

**Marie Tourigny**

P. 6 / JULIE LE BRETON

**Amandine Percival**

P. 26 / MÉNAGE À TROIS

**Karl Lemieux**

## AUTRES

**Julie Charland**

**Marie Tourigny +**

**Éloïse Deschamps**

**Art Institut of Chicago**

## TRAVAIL GRAPHIQUE

**Marie tourigny**



*Passion simple* est une création de Sibyllines en coproduction avec le Théâtre de 4'SOUS et le Théâtre français du CNA

Le projet *Passion simple* a bénéficié d'une résidence de création à la Compagnie Marie Chouinard et à la Cité-des-Hospitalières en transition.

J'aurais voulu n'avoir rien d'autre à faire que l'attendre.